



Chroniques rurales

*Regards d'habitantes et d'habitants de Plouider
sur les années 1950 à 1970*

*Livret réalisé suite à l'exposition présentée à la mairie de Plouider du 1er février au 28 mars 2025.
Sur une idée originale de François Kerfourn, dans le cadre de la 3ème édition du festival "Vous avez dit rural ?"
porté par un collectif de partenaires de la côte des Légendes*



Sommaire

Présentation du projet : p4

Participants : p7

Témoignages :

Yvonne Fily : p 8

Thérèse Bodennec : p 10

Gisèle Caraes : p 12

Louis Corbé : p 14

Pierre Péron : p 16

Augustine Abalain : p 18

Yvon Thomin : p 20

Jo Michel : p 22

Marie-Thérèse Le Jeune : p 24

Paul Coat : p 26

Carte de Plouider : p 28

Cartes des quartiers : p 29

Retours sur le festival "Vous avez dit rural ?" à Plouider : p 30

La période 1950 à 1970 est une période importante dans l'évolution du mode de production agricole. Le changement de modèle est bien visible. En 1950, l'agriculture fonctionne selon un modèle familial de polyculture-élevage ; l'entraide et la solidarité sont des facteurs de cohésion de la vie au village. Dans le cadre du festival *Vous avez dit rural ?* nous sommes allés à la rencontre de nos compatriotes de Plouider, qui ont bien connu cette époque, afin qu'ils nous racontent leurs souvenirs.

Nous avons mené des entretiens auprès de dix habitants de Plouider.

Cinq femmes et cinq hommes ont accepté de nous recevoir pour évoquer leur parcours de vie.

Nous vous présentons, dans le cadre de cette exposition, leurs différents souvenirs que nous organisons en deux parties :

1 " Notre campagne vers 1950 ", racontée par des habitants de Plouider

L'enfance

En 1950 l'enfant naît dans une famille nombreuse et il y a beaucoup de fermes dans les quartiers (15 à Doumap, 15 à Kermabon). Par conséquent, il n'est pas isolé, il a beaucoup de voisins et voisines pour s'amuser. Très jeunes, les enfants sont associés aux travaux de la ferme. Garder les vaches est l'activité commune à tous les garçons et les filles ; puis, c'est l'aide aux plantations, sarclage, fenaison, moisson, récolte des pommes de terre et des betteraves.

L'école

La première rentrée scolaire s'effectue vers les 6/7 ans. Comme tout le monde parle le breton, l'adaptation à la langue française à l'école n'est pas aisée. Les différences de tenues vestimentaires entre le bourg et la campagne complexent les élèves ruraux. Les familles ont le choix entre l'école publique de garçons et l'école privée de filles de Plouider ou les écoles publiques et privées des communes environnantes. Le trajet scolaire se fait à pied et la scolarité prend fin, pour la grande majorité, dès l'obtention du certificat d'études primaires.

La ferme

La taille moyenne d'une ferme est de 5/6 hectares. Dans cette ferme familiale de polyculture-élevage, on élève 5 à 6 vaches, 2 à 3 chevaux de trait, quelques porcs, des volailles. On cultive des fourrages pour les animaux : betteraves, choux, colza, trèfle rouge et violet ; des céréales : du blé panifiable pour l'autoconsommation humaine (farine et pain), de l'orge pour les animaux et l'avoine pour les chevaux. La paille sert de litière et produit du fumier pour amender les champs.

On cultive aussi quelques cultures pour la vente : choux fleurs, ail, oignons, artichauts, pommes de terre.

Cette diversité de production génère beaucoup de travail effectué par la main-d'œuvre familiale nombreuse, mais permet des rentrées d'argent. Au niveau de l'élevage, les tâches ne manquent pas : garder les vaches, c'est l'affaire des enfants ; récolter quotidiennement les fourrages ; abreuver les animaux au seau pendant l'hiver ; traire les vaches à la main ; écrémer le lait ; baratter la crème et produire du beurre ; sortir le fumier des étables, écuries et porcheries, à la main et le stocker dans un tas, souvent près de la maison ; couper la lande dans la garenne ou sur les talus pour les chevaux ; hacher la lande.

Les travaux des champs

Les travaux des champs sont variés et s'effectuent tout au long de l'année. Les gros travaux saisonniers, fenaison et moisson, nécessitent l'entraide du voisinage et mobilisent la main-d'œuvre familiale, et pendant les vacances, les cousins qui habitent en ville. Le battage est le temps fort annuel de l'entraide.

L'assolement est le mode de gestion de la rotation des cultures.

La vie de quartier

L'entraide, la solidarité, sont des facteurs de cohésion de la vie communautaire. Des veillées sont organisées entre voisins tout au long de l'hiver.

2 " Les changements survenus ", racontés par les habitants de Plouider

Les conséquences sur la vie quotidienne sont visibles

De nombreux changements ont lieu dans les fermes de nos témoins.

L'électrification, entamée au début des années 1950, s'achève à Plouider en 1956. (1952 à Doumap).

La construction du captage d'eau à Doumap, au début des années 1960, l'installation du réseau d'eau sur la commune, permettent d'alimenter en eau potable les habitations.

Les chemins ruraux sont améliorés, empierrés, souvent goudronnés.

Ces changements survenus sur une décennie rendent possible l'accès au confort. Dans de nombreux cas, la priorité est donnée à la modernisation des moyens de productions de la ferme : moteurs électriques entraînant le coupe-racines, le hache-lande, la machine à traire.

L'arrivée de l'eau courante dans les fermes métamorphose la vie quotidienne. Le lave-linge met fin à la corvée du lavoir et de nouveaux appareils ménagers viennent faciliter le travail des femmes. Des aménagements sur les anciens bâtiments sont effectués. Les étables modernisées sont prévues pour une quinzaine de vaches.

Equipées d'un évacuateur de fumier et d'une machine à traire, le travail est allégé.

Le début du ramassage du lait par la laiterie de Ploudaniel met fin au travail de fabrication du beurre.

Arrivée des tracteurs

Les premiers tracteurs arrivent à Plouider vers 1955. Le quotidien qui semblait immuable est bouleversé. Fini ces kilomètres derrière la charrue, les herses, sur sol inégal, motteux ou collant ; aux côtés des chevaux lors des charrois de foin, de gerbes, de fumier, de betteraves.

Dans la campagne, l'environnement sonore s'est modifié : le vrombissement du tracteur a remplacé le hennissement des chevaux. Dans de nombreuses familles, son arrivée est attendue, mais elle ne se fait pas sans heurt, autour de la table familiale. Elle marque un conflit de générations.

Pierre Jakez Hélias a écrit une pièce de théâtre *Le tracteur*, jouée dans les années 1980 par la troupe de Plouider, *Les Comédiens de la Butte*. Le déclin des animaux de traits est sans appel : 2,2 millions en 1938, 860 000 en 1964.

Une révolution agricole silencieuse et culturelle

Sur la période 1950-1970, s'est déroulée, ce que les historiens appellent la première révolution agricole, silencieuse et culturelle.

La modernisation agricole, tant voulue par les pouvoirs publics et les jeunes ruraux qui ont joué un rôle important dans cette mutation, est en marche.

Organisation :

Jean-Michel Bian, Charlotte Gloanec, François Kerfourn, Marie-Yvonnick Le Luhandre

Témoins :

Yvonne Fily, Thérèse Bodennec, Gisèle Caraës, Louis Corbé, Pierre Péron, Augustine Abalain, Yvon Thomin, Jo Michel, Marie-Thérèse Le Jeune, Paul Coat

Recueil des témoignages et rédaction

François Kerfourn et Jean-Michel Bian

Mise en page

Charlotte Gloanec

Photographies

Jo Galliou / Jean-Yves Lhotellier / Michel Picart / Marie-Claire Boedec
(Club photo de l'Université du Temps Libre Kreiz Bro Léon)

Relecture et corrections :

Nicole Bian, Claude Kerfourn, Marie-Yvonnick Le Luhandre et Michel Picart (UTL)

Cartographie des quartiers

Classe de 2^{nde} Pro de L'Iréo

(Angeline, Mael, Ewenn, Raphael, Liam, Enzo, Axel, Jules, Lorenzo, Marius, Titouan, Thibault, Gabriel, Malo, Darina, Wynessa, Lola, Dorian, Lylou, Enzo, Tymeo)

Jean-Yves Lhotellier (UTL)

Logistique et communication

Julien Mandon et Charlotte Gloanec



Yvonne Fily

"Cinquante ans de labeur"

Née le 26 avril 1927 à Dourmap, Yvonne est la quatrième d'une fratrie de 7 enfants, cinq filles et deux garçons.

En 1937, avec sa famille, elle quitte Dourmap pour s'installer à quelques kilomètres de là à Guengrapou, dans une ferme, d'environ sept hectares, qui peut nourrir huit à neuf vaches, trois à quatre chevaux et des cochons,

En 1951, elle se marie avec Feinch Fily, originaire de la ferme de Villaren, à Lesneven, et retourne sur la ferme à Dourmap,, sur une surface d'environ deux hectares.

En 1990, Yvonne fait valoir ses droits à la retraite, un an après le décès de son mari Feinch.

En 2025, âgée de 97 ans, elle vit dans sa maison familiale, à Dourmap, bien entourée par ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants qui la soutiennent dans les démarches administratives et dans les tâches du quotidien.

Elle conserve une vivacité d'esprit. Sa mémoire est infaillible et c'est avec beaucoup de plaisir qu'elle nous a raconté les principales étapes de son riche parcours de vie.

L'école

“ Je suis scolarisée à 7 ans, à l'école privée de Plouider. J'effectue 4 kilomètres 2 fois par jour à pied. En 1937, après notre déménagement à Guengrampou, le parcours de l'école ne fait plus qu'un kilomètre. Nous mangeons le repas de midi à la maison.

Je me rappelle qu'en arrivant à l'école, nous étions sauvages, nous ne parlions que le breton, et on avait un accent de ploucs.

J'aimais bien l'école et surtout l'arithmétique, par contre j'étais mauvaise en dictée, parce que je ne lisais pas. Lire, c'est une perte de temps, l'occupation des filles c'est le tricot : « au moins, on ne perd pas son temps ».

Je garde un excellent souvenir de la maîtresse, Mademoiselle Le Berre. ”

Le travail à la ferme

“ J'obtiens le certificat d'études primaires à 14 ans. Je reste à la maison, le travail de la ferme m'appelle.

L'organisation familiale est bien huilée. Tout le monde participe à la traite, et puis il y a les tâches spécifiques. Clémentine s'occupe du linge et de la lessive. Elle se plait au lavoir, et fait bouillir le linge. Heureusement, car moi je n'aime pas ça.

La couture, la confection, le raccommodage, c'est l'affaire de Marie.

J'aime travailler au champ avec papa, je conduis les chevaux qui tirent la charrue, je participe à la traite manuelle des neuf vaches, avec ma sœur Clémentine et je nourris les porcelets. ”

L'écémage du lait, matin et soir, est le travail complémentaire de la traite des vaches.

Le barattage de la crème s'effectue deux fois par semaine, pour la confection du beurre. Le beurre est vendu au marché de Lesneven tous les lundis. C'est la grand-mère qui nettoie les pièces de l'écémuse. “ Papa fait le commerce des cochons. A la foire de Plouguerneau, il achète des porcelets de trois à quatre semaines et les revend sur une autre foire.

Les moments de détente nous les passions : à la foire de Lesneven, au pardon de Plouider, au pardon du Folgoët, et la fête de Brignogan-Plages (c'est le petit-train qui nous emmène). ”

Mariage et retour à Doumap

En 1951 le jeune couple s'installe sur la ferme de Doumap, d'une surface d'environ deux hectares qui nourrit trois vaches, une génisse, une jument d'abord, puis une deuxième ensuite et quelques truies pleines.

“ A l'arrivée du tracteur, nous avons vendu les juments et acheté deux vaches supplémentaires.

Nous commençons à livrer le lait à la laiterie de Ploudaniel vers 1965.

Nous cultivons 30 ares d'ail, et nous nous lançons dans la culture des choux fleurs.

Ça représente beaucoup de travail, mais c'est une bonne source de revenus, et ça nous permet de financer la construction d'un hangar, puis d'une étable. ”

Les travaux d'été

“ C'est Jopic, mon frère, agriculteur à Guengrampou, qui apporte son aide avec sa faucheuse, pour les moissons. Quelques années plus tard, la faucheuse est remplacée par la moissonneuse-batteuse. ”

Le permis de conduire et l'arrivée de la voiture

Yvonne obtient son permis de conduire en 1965. C'est une fierté pour elle et pour toute la famille. “ C'est le deuxième examen depuis le certificat d'études primaires passé en 1941. ”

La voiture est arrivée en 1965, avant l'achat du tracteur. C'est un moyen de déplacement important car il permet de rompre l'isolement, de rendre visite à la famille, de se déplacer hors de la commune, et c'est un facteur d'autonomie et d'émancipation.

Yvonne, une clé de voûte dans l'organisation de l'exploitation familiale.

Sur la ferme, Yvonne gère le troupeau de vaches et de cochons et c'est aussi elle qui veille au nourrissage des veaux et des porcelets.

Elle assure aussi le quotidien dans la maison : les repas, les enfants, le linge lavé au lavoir avant l'arrivée de la machine à laver. “ Il faut accueillir et préparer les repas lors des séquences d'entraide : moissons, foin, vèlage, il y a peu de répit.

La période des vœux, en particulier le jour du nouvel an, c'est une véritable corvée pour moi. Les hommes du voisinage passent de maison en maison pour présenter les vœux, et ce sont les femmes qui les attendent et les accueillent à la maison, c'est un surcroît de travail, et il y a bien sûr en plus, la traite des vaches, et les soins aux animaux le soir à effectuer. ”

Une activité invisible et sans statut

Comme toutes les agricultrices de son époque, la place d'Yvonne et ses compétences ne sont pas reconnues, à leur juste valeur, à l'extérieur. D'ailleurs les voisins parlent de la ferme de « Feinch Fily », chef d'exploitation.



Thérèse Bodennec

"La passion du travail de la terre"

Thérèse Bodennec née le 8 février 1928 au Zéas à Plouider, est la benjamine d'une famille de huit enfants

Ses parents, Paul Thomin et Anne-Marie Dantec, sont, tous deux, originaires de Saint-Méen.

Jusqu'à 1958, elle est aide familiale rurale sur la ferme parentale puis de 1958 à 1963, employée à la clinique Sainte Anne de Lesneven.

En 1963, elle se marie avec Joseph Bodennec et s'installe sur sa ferme à Dourmap.

A 96 ans, en regardant dans le rétroviseur, Thérèse fait un bilan positif de son parcours de vie. " J'ai appris de mes différentes expériences, et j'ai eu de la chance d'exercer le métier qui me plait et de rencontrer une belle famille. "

L'école

“ Je débute ma scolarité vers les 6/7 ans, à l'école privée de Tréfléz. Je vais à pied. La côte du bourg de Tréfléz est difficile à gravir. A la maison nous parlions le breton, et à l'école, il est interdit de le parler, et comme je ne connais pas un mot de français, cette période fut une sacrée galère. Je me rappelle bien que les enfants du bourg sont mieux habillés que ceux de la campagne. Après le certificat d'études, je poursuis mes études à l'école Notre-Dame de Lourdes, je ne reste qu'une année, car les études ne me plaisent plus. ”

Les Loisirs

“ Durant mon enfance, les loisirs sont rares au Zéas. Nous n'avions pas le droit de sortir, sauf aux représentations théâtrales organisées par les jeunes de la commune. Pour les déplacements, nous utilisons le petit train qui passait juste à côté. ”

Le travail à la ferme

“ Dès mon jeune âge, je participe aux travaux de la ferme. Ma première activité, fut de garder les vaches. Pendant la guerre, je n'aime pas être seule, car je ne veux pas rencontrer des soldats allemands. Je garde les vaches, en gros, jusqu'à l'arrivée de la clôture électrique.

Je participe également aux travaux de la ferme : la traite des vaches, et surtout la récolte des légumes : artichauts, choux fleurs, oignons qui sont vendus au marché du Pilier Rouge à Brest. On démarre la récolte des artichauts dès 4 heures du matin. C'est dur de se lever tôt. Je vais également vendre les légumes au marché.

Après le mariage de mon frère Jean-Pierre, j'acquiers plus de responsabilité sur la ferme, et je participe aux travaux des champs avec les chevaux. ”

Je m'installe avec ma mère et ma sœur au bourg de Plouider

“ C'est ma sœur Léontine, qui s'installe sur la ferme du Zéas, après son mariage avec Pierre Roué. Au fur et à mesure de la naissance des enfants, la maison devient trop petite. Avec ma mère et ma sœur Joséphine, nous décidons de construire une maison au bourg de Plouider. Joséphine, exerce le métier de couturière à la maison. ”

Une belle expérience à la clinique Sainte Anne de Lesneven.

“ A trente ans, je décide de changer de métier. Par l'intermédiaire d'un médecin de famille, je suis admise à la clinique Sainte Anne de Lesneven. Le travail de la clinique m'attirait. Au début, je suis fille de salle. Au bout de trois ans, je suis affectée à la maternité.

En 1963, au bout de cinq ans, mon expérience prend fin, car mon mariage est prévu dans quelques mois.

Le passage à la clinique a été une superbe expérience. J'ai réussi à m'adapter au changement, en parlant correctement le français, en apprenant à travailler en équipe. ”

Mariage et retour à la terre

“ Le 31 décembre 1963, j'épouse Joseph Bodennec agriculteur à Dourmap et c'est mon retour à la terre . Je quitte ma sœur et ma maison du bourg, pour une nouvelle aventure. Le travail de la terre est une passion qui ne m'a jamais quittée. Je cohabite avec mes beaux-parents, toujours actifs. Ils m'ont très bien accueillie. Leur bienveillance et leur gentillesse ont facilité mon intégration dans ma nouvelle vie. Les voisins, aussi, avec qui la famille Bodennec entretient de bonnes relations d'entraide et de solidarité, ont facilité mon arrivée dans un nouveau quartier. ”

Au bout de quelques années, une maison plus grande a été construite.

Des changements bien visibles en cinq ans

“ Après une parenthèse de cinq ans à la clinique Sainte Anne de Lesneven, j'observe beaucoup de changements dans le travail à la ferme.

Il y a un tracteur depuis le début des années 1960. Il reste une jument.

Avec l'arrivée de la clôture électrique, il n'y a plus besoin de garder les vaches, qui sont depuis quelques mois traitées à la machine.

Comme le lait est livré à la laiterie, les corvées d'écrémeuse, de baratte et de vente de beurre au marché sont terminées.

Une installation d'eau courante existe depuis le début des années 1960. Un lave-linge vient remplacer la corvée du lavoir. ”

La moisson

“ Pour la moisson, la faucheuse, la moissonneuse-lieuse ont été remisées ou vendues. Le battage, élément fort de l'entraide, n'existe plus. C'est la moissonneuse-batteuse qui permet en une seule opération de moissonner le grain et la paille. ”

C'est une véritable mutation qui s'opère dans l'organisation du travail et dans la vie de la ferme. Thérèse s'occupe des vaches, participe aux travaux des champs et en particulier à la récolte des choux fleurs, tout en vaquant aux activités de la maison et à l'éducation des trois enfants.

Joseph s'occupe des cochons, des génisses et des travaux dans les champs.

Les bâtiments ont été rénovés et agrandis, au fur et à mesure de l'évolution. Comme la ferme est enclavée, il a fallu trouver des accords avec les voisins.

La retraite arrive

Joseph, suite à des soucis de santé, fait valoir ses droits à la retraite en 1987. Thérèse qui obtient le statut de cheffe d'exploitation, exerce le métier pendant cinq ans supplémentaires et accède à la retraite en 1992.

Afin de bien préparer sa retraite, Thérèse prend des cours de natation à la piscine de Lesneven, et le moment venu, elle s'inscrit au club des aînés de Plouider. Son activité préférée est la marche.



Gisèle Caraës

" La force tranquille "

Née le 17 septembre 1936 à Saint-Jean Kerdaniel, dans les Côtes-du Nord, Gisèle est la dixième enfant, suite au remariage de son père, qui a eu trois enfants avec sa première épouse. Elle a très peu connu sa mère, qui décède quand elle a trois ans.

En 1954, elle se marie avec Henri Caraës, agriculteur, et s'installe, avec lui, sur une ferme de 9 ha, à Dourmap.

En 1992, après une vie de labeur, l'heure de la retraite a sonné.

Elle a vécu presque 60 ans (dont 38 ans agricultrice) sur la ferme familiale de Dourmap à Plouider.

Durant son activité professionnelle, Gisèle a réussi à mener de front le travail de la ferme, et l'éducation de ses 8 enfants, grâce à la solidarité et à l'entraide des voisins. Quand les enfants quittent la maison, son organisation lui laisse du temps, pour animer, pendant trente ans, les offices religieux au sein de la paroisse de Plouider.

Gisèle quitte la ferme familiale de Dourmap et s'installe dans une maison à Lesneven. Elle est très entourée par ses sept enfants vivants, ses 14 petits-enfants et ses 10 arrière petits-enfants, toujours disponibles pour la soutenir dans les démarches administratives, lors des différents rendez-vous ou pour effectuer des courses.

Une enfance heureuse

Ses parents exploitent une ferme de polyculture-élevage, d'une surface d'environ 10 hectares, sur la commune de Saint Jean Kerdaniel près de Guingamp. On y élève des vaches, des chevaux, des cochons, des poules et des lapins, et il y a les cultures de blé, d'orge, d'avoine, de betteraves, de trèfle incarnat et du trèfle violet.

En 1945, la famille déménage sur une autre ferme, d'environ 20 hectares, dans la commune voisine de Lanrodec. Ses parents élèvent une douzaine de vaches, deux juments, quatre porcs d'engraissement et cultivent les mêmes cultures qu'à Saint Jean-Kerdaniel.

De l'école privée à l'école publique

“ Je débute ma scolarité à 6 ans à l'école privée de Saint Jean Kerdaniel, distante de trois kilomètres du domicile. Le trajet s'effectue à pied. L'ambiance de l'école me plaît.

Suite au déménagement de mes parents, je vais à l'école publique de Lanrodec. Ce n'est plus la même ambiance, il y a moins de bienveillance et une des institutrices n'aime guère les élèves venant du privé. Comme je ne trouve pas ma place, je retourne à l'école privée de Saint Jean Kerdaniel. Au bout d'un an, je reviens à l'école publique de Lanrodec, où j'achève ma scolarité à treize ans et demi, en obtenant le fameux certificat d'études primaires.

De temps en temps, avant d'aller à l'école, j'aide mes parents à la traite du matin.

Je m'inscris à des cours par correspondance organisés par le « Paysan breton ».

Ça me plaît, j'aime bien apprendre, et j'aime lire. Je n'ai jamais eu d'interdiction de lecture à la maison. Je parcours les journaux : Ouest-France et le Paysan Breton. ”

L'apprentissage du travail rural

“ Je participe aux travaux des champs, j'aime conduire les chevaux et je continue à garder les vaches, les trois ou quatre meilleures laitières, tenues par des cordes, souvent autour des champs.

Mes parents cultivent des céréales : le blé pour la consommation familiale et surtout pour faire le pain à la maison, et les excédents sont vendus à la coopérative ; l'orge est un complément alimentaire pour les animaux et l'avoine nourrit les chevaux.

Je participe à la tournée des battages dans le quartier. Je recueille la balle d'avoine à la sortie de la batteuse. Après différents tamisages et nettoyages, la balle est recyclée pour confectionner les matelas. ”

Les loisirs

“ Dès mes 16 ans, je fréquente occasionnellement les bals du coin, car j'aime danser. Je suis aussi les représentations théâtrales, assurées par les élèves de Coat an Doc'h, l'école située à proximité du domicile. ”

Le travail à la ferme

“ En 1954, avec Henri, nous nous installons sur une ferme de 9 ha, en location, à Doumap. Il y a de l'électricité depuis deux ans et le lait produit par les huit vaches, est livré à la laiterie de Ploudaniel ; mon beau-père était un des fondateurs de la coopérative laitière. Il y a des cultures de céréales et de choux fleurs.

Mon arrivée dans le Finistère s'est bien passée. La seule chose qui m'embête c'est le breton que je ne pratique pas .

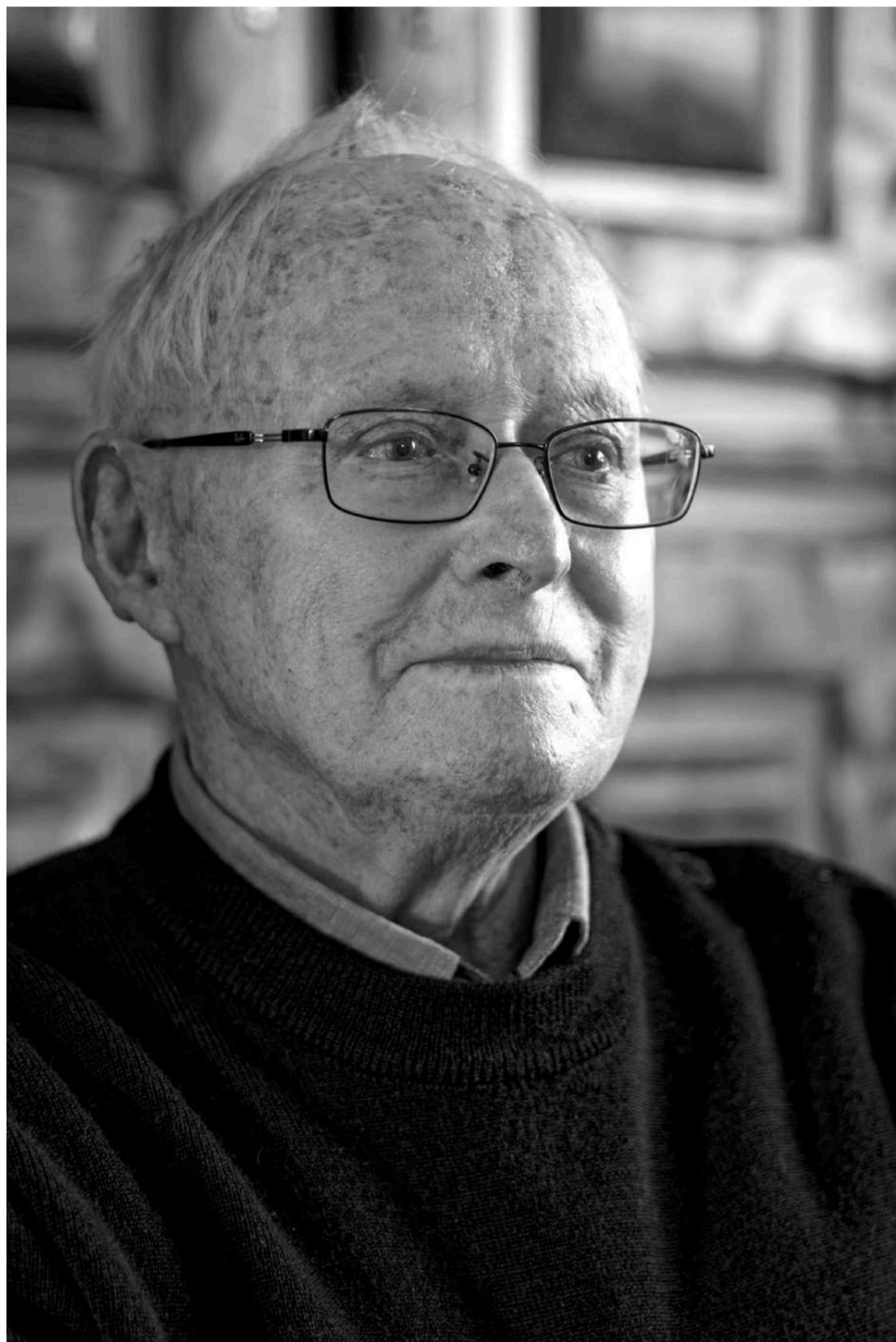
Je garde des bons souvenirs de mon arrivée à Doumap, par l'accueil chaleureux de tous les voisins. La solidarité et l'entraide sont le fil conducteur du quartier.

Les premières années d'installation, nous avons bien « dégommé » au niveau du troupeau, à la suite de mortalités bovines provoquées par la brucellose et la tuberculose.

Notre organisation du travail est simple : Henri s'occupe des cochons, des chevaux et des cultures et moi je m'occupe des vaches, de la maison et des enfants.

En hiver, le travail est difficile. Pour abreuver les vaches, il faut puiser l'eau du puits. L'arrivée de l'eau par le réseau municipal nous a rendu de précieux services aux environs des années 1965.

La tradition des vœux est une corvée pour moi et les femmes du quartier. Les hommes vont de maison en maison, souhaiter la bonne année, sans les femmes. Ce sont elles qui les accueillent, qui s'occupent des enfants et qui assurent la traite des vaches et les soins aux animaux. Cette tradition a disparu. ”



Louis Corbé

" L'ouverture : de la JAC à la coopérative "

Louis Corbé est né le 1er janvier 1942, à Kermabon, Plouider. Il est le numéro 2 d'une famille de 4 enfants.

Sa mère, Augustine Lossec (1911-1990), est originaire du bas de Kermabon ; et son père Paul Corbé (1901-1951), est né à Bernevet, un quartier voisin.

Après leur mariage en 1940, ils s'installent sur une ferme de 6 ha (dont 1 hectare de prairie et 50 ares de garenne pour la production de landes pour les chevaux) ; 4 ha répartis sur 10 parcelles, c'est une ferme très morcelée. On y élève 5 à 6 vaches, 2 chevaux, une truie, on cultive 50 ares de blé, 50 ares d'orge, et pour la vente, un peu d'ail et un peu de pommes de terre de consommation.

En 1971, il se marie avec Thérèse, et en 2003, il fait valoir ses droits à la retraite.

L'école

“ Je vais à l'école privée de Plounéour-Trez, vers mes 7 ans. Les 3,5 kilomètres se font à pied et en sabot.

Malgré le fait que je ne connaisse pas un seul mot de français, je n'ai pas eu de souci pour son apprentissage.

Les repas sont pris au réfectoire. Il y avait trois types de menus : celui du surveillant, celui des élèves de Plounéour et des environs et celui de certains élèves de Brignogan qui ont un menu amélioré.

Cette injustice ne m'a pas choqué, et les élèves de Brignogan ne sont pas meilleurs que nous en classe.

A 13 ans, j'obtiens l'examen du certificat d'études supérieures délivré par les écoles catholiques et à 14 ans, c'est le certificat d'études primaires qui m'est décerné. ”

Agriculteur à quatorze ans

“ A 14 ans, je deviens aide-familial, sans statut, avec ma sœur aînée, Marie-Ange.

Les activités sont variées :

Autour des animaux : curer l'étable, l'écurie et la porcherie. Le fumier est déposé sur un tas qu'il faut bien ranger chaque semaine ; garder les vaches autour des champs.

Pour les chevaux, nous coupons la lande dans des garennes, et le fardeau, d'environ un m³, est ramené sur le dos. La lande, mélangée à de l'herbe, est finement hachée au hache-landes, pour les chevaux.

Le foin est coupé à la faux. Puis il est stocké en vrac dans un tas bien rangé et hermétique à l'eau. Quelle corvée pour extraire du foin tous les jours, pour alimenter les vaches.

En hiver, on « fait le bois » pour le chauffage et on cure les fossés dans les prairies. Dans les champs, tous les travaux sont manuels. Dès les beaux jours, le fumier est chargé au croc ou à la fourche dans la charrette et transporté au champ. Après avoir été déposé en petits tas, il est épandu à la main. C'est une tâche fatigante.

Nous passons beaucoup de temps à sarcler les cultures, et à la fin de l'été, nous coupons les fougères, qui servent de litière.

Pour les gros travaux des champs, il y a l'entraide avec les voisins. Après les labours profonds, la terre est ameublie manuellement, par les femmes et les hommes, et les semis sont réalisés à la volée.

Dans la ferme, il y a de nombreuses corvées que nous devons maîtriser comme l'affûtage manuel de la faux, avec un marteau et des faucilles à la meule.

Durant cette période, de nombreux travaux de réaménagement des bâtiments ont été nécessaires. Aidé par la famille, là aussi, j'ai passé beaucoup de temps. ”

La JAC, une école de la vie

“ Je m'engage très jeune à la JAC. C'est un lieu d'ouverture, de rencontres et de responsabilités. Je participe à de nombreux stages de formation. C'est une belle école de la vie. Nous apprenons la prise de notes, la rédaction, la prise de parole en public, la solidarité. J'ai participé au congrès international à Lourdes en 1960. ”

Le service militaire

“ En 1961, j'ai 19 ans, quand je pars au service militaire, pour une durée de 28 mois. Après les classes à Vannes, je suis affecté à Angers, comme maître-chien, avec pour objectif d'aller en Algérie. Comme la guerre d'Algérie se termine par les accords d'Evian du 18 mars 1962, le général de Gaulle réduit la durée du service militaire à 18 mois. Je suis donc de retour à la vie civile en mars 1963. ”

La moisson, une agriculture à deux visages

“ Je me rappelle d'avoir coupé les céréales à la faux, puis à la faucheuse. A la fin des années 1950, pendant que nous moissonnons à la faucheuse, une moissonneuse-batteuse récolte le blé dans la parcelle voisine. ”

Les premiers changements

“ L'électricité est arrivée dans le quartier en 1952. L'eau potable coule dans les tuyaux, dès 1960. Une association de riverains, investit dans un bélier hydraulique, posé en contrebas de la fontaine, qui est située au milieu du quartier. L'eau exerce une pression sur la pompe qui la fait remonter en haut du quartier.

Les familles peuvent accéder à de nouveaux équipements, tels que le lave-linge. Fini la corvée de l'eau potable, et c'est aussi la fin du lavoir.

Pour la ferme, des équipements viennent faciliter le travail, comme la machine à traire, les moteurs électriques.

Le ramassage du lait, par la laiterie, qui a démarré au début de 1960, met fin à une série de tâches comme : l'écémage, le barattage et la vente du beurre au marché.

Le premier tracteur est arrivé dans la ferme, en 1963. ”

Un remembrement amiable

“ Le remembrement amiable, sur Kérilien-Kermabon, a permis la suppression des trop petites parcelles et le regroupement des terres autour des fermes. S'en est suivi l'arasement de nombreux talus, dont les soubassements étaient en pierres. Cela génère beaucoup de travail pour ramasser les cailloux, après la charrue.

Un regret : ne pas avoir reconstruit certains talus. ”

Engagements professionnels et retraite

“ Pendant de nombreuses années, j'ai été administrateur, et membre du bureau, de la coopérative laitière de Ploudaniel. Ce fut un excellent lieu d'ouverture, de responsabilités, de rencontres et de voyages d'études. ”



Pierre Péron

“ La solidarité et le goût des autres ”

Pierre Péron est né le 20 mai 1944 au Moustier, sur la commune de Plouider. Son père Joseph Péron, est originaire de Plouider et sa mère Germaine Prigent, native du Moustier.

A la suite de son mariage, Joseph Péron s'installe dans la famille de son épouse.

“Alain Prigent, mon grand-père, est un étalonnié réputé dans la région. Les étalons assurent les saillies des juments du secteur. Les jeunes étalons, après une première année de monte, sont achetés, à bons prix, par les Haras nationaux. Comme il y a beaucoup de documents à remplir, mon grand-père me confie la gestion des certificats de saillie. Avec l'arrivée des premiers tracteurs, à partir de 1955, le nombre de juments baisse dans les fermes. La progression du nombre de tracteurs, à partir de 1960, sera fatale à l'élevage de mon grand-père, ainsi qu'à toute la filière équine qui périlclite.”

L'école

“ Je rejoins l'école privée des garçons de Plounévez-Lochrist, à 6 ans. Etant pensionnaire, je ne rentre à la maison qu'aux vacances. Ma mère me rend visite toutes les semaines. Pour ma seconde partie de scolarité, je rentre, toujours comme pensionnaire, à l'école du Sacré-Cœur de Lesneven. J'obtiens mon BEPC. Je suis admis, sur concours, en seconde, à l'école du Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon. Je ne m'adapte pas au niveau élevé et à l'ambiance que je trouve élitiste. Au bout d'un mois et demi, je capitule. Je quitte la seconde, et je m'inscris, en deuxième année, à la Maison familiale rurale de Plabennec. J'arrête la scolarité à dix-huit ans. ”

La gestion des prairies humides

“ En hiver, les fossés doivent être bien entretenus, pour permettre une évacuation de l'eau, et en été, leur gestion permet une bonne irrigation avec de l'eau partagée avec un voisin. Comme les prairies restent humides au moment de la fenaison, le foin ne peut être fauché qu'à la faux. Je me souviens des équipes de faucheurs qui démarrent la journée à 5 heures 30 du matin, et je me rappelle aussi d'avoir intégré quelques années plus tard, une équipe de faucheurs. ”

Les moissons

“ Trois types de céréales sont cultivés sur la ferme : du blé, de l'orge et de l'avoine. Une partie du blé est livrée au meunier. En échange, nous recevons de la farine et des bons de pain à remettre au boulanger. L'orge est cultivée pour l'alimentation animale, et l'avoine est destinée aux chevaux. Les enveloppes des graines, appelées *balle d'avoine*, sont utilisées pour la confection de matelas. Les céréales sont fauchées par une faucheuse achetée en commun avec un voisin.

Je me rappelle, vers mes 10 ans environ, de voir l'arrivée d'une moissonneuse-lieuse, tirée par un tracteur, qui remplace la faucheuse à traction animale. ”

Les premiers changements

“ L'électricité, arrivée dans le quartier en 1954, et l'installation de l'eau potable, quelques années plus tard, permettent l'achat d'un lave-linge. Fini la corvée de l'eau potable, qu'il faut puiser à 250 mètres de la maison, en empruntant un chemin chaotique, et c'est aussi la fin du lavoir. ”

C'est en 1961, que le premier tracteur est arrivé dans la ferme du Moustier qui exploite environ 12 hectares.

La livraison du lait à la laiterie de Ploudaniel, démarre durant l'année 1963. Auparavant, la crème est vendue à l'entreprise Palud de Kernouès.

La moissonneuse-batteuse fait son apparition dans les années 1960.

Le service militaire

“ Je suis incorporé en septembre 1963, dans un régiment d'infanterie de marine à Fréjus dans le Var. En décembre 1964, au bout de seize mois, je suis libéré des obligations militaires. ”

Les loisirs

“ Je suis un fan de football. Dès mon jeune âge, j'aime taquiner le ballon. Pendant plusieurs années je suis un bon défenseur de l'équipe première des “Gas de Plouider”. Occasionnellement, j'ai fait partie d'une troupe de théâtre, qui anime des soirées dans le cadre des coupes de la joie. ”

Mariage et installation sur la ferme

“ Je me marie en 1967, avec Marie-Françoise Loaec, originaire de Ploudaniel. Nous nous installons sur la ferme, en indivision, avec mes parents. Nous élevons une quinzaine de vaches laitières, sur les quinze hectares. En plus des cultures de céréales et de production fourragère, nous avons des cultures de choux fleurs et d'artichauts destinées à la vente. ”

Développement, investissement et spécialisation

“ En 1974, nous construisons une étable pour 40 vaches, et en 1975, c'est la fin de l'indivision. Suite à la reprise de la ferme Guéguen, la surface de notre exploitation passe à environ 33 hectares. Comme nous arrêtons la production de choux fleurs, notre ferme devient spécialisée lait. ”

Les engagements professionnels

“ Je m'engage petit à petit dans les organisations professionnelles agricoles. Au Groupement de vulgarisation agricole, dans des groupes de travail animés par un technicien agricole, nous découvrons de nouvelles techniques, de nouvelles méthodes d'élevage et de production de fourrages et nous pouvons mettre en commun nos pratiques de travail ;

J'ai été administrateur, puis président du Syndicat du Contrôle laitier, pendant de nombreuses années. ”

Retraite et poursuite de l'engagement

“ Avec Marie-Françoise, nous prenons notre retraite en 2006. Je me tourne alors vers *Solidarités paysans*, une association qui vient en aide aux agriculteurs en difficultés, afin de faire valoir leurs droits, les aider à trouver des solutions de continuité ou de changement. ”



Augustine ABALAIN

" A la rencontre des autres "

Augustine Abalain est née le 22 mars 1934 à Kermabon, Plouider. Elle est l'aînée d'une famille de 6 enfants.

Sa mère Marie-Jeanne Buors (1904-1969) et son père Jean-Marie Abalain (1904-1954), sont natifs de Plounéour-trez.

Vers 1930, à l'issue de leur mariage, les jeunes époux s'installent sur une ferme de 8 hectares à Kermabon. Ils élèvent 8 vaches et 2 juments.

" A ma naissance, mes parents, mon grand-père, deux tantes, et mon oncle tonton Jean habitent dans la maison familiale. Dès ma venue au monde, je suis bien entourée. A la maison tout le monde s'entraide. J'ai eu une enfance heureuse.

J'ai été agricultrice jusqu'en 1970. Dès 1970, je suis employée à la Clinique Sainte Anne de Lesneven.

En 1994, je fais valoir mes droits à la retraite. "

L'école

“ Je vais à l'école privée de Plouider, vers mes 7 ans. Les 3,5 kilomètres se font à pied. Malgré le fait que je ne connaisse pas un seul mot de français, je n'ai pas eu de souci pour son apprentissage.

Ma scolarité se termine par l'examen du Certificat d'études primaires, que je rate pour un point.

J'aurais préféré poursuivre des études, Je deviens aide-familiale, car il y a du travail sur la ferme. “

“ Solidarité toute la vie, de la naissance à la mort ”

“ Durant mon enfance, il y a beaucoup de naissances à Kermabon, et les familles nombreuses sont majoritaires. Pour accompagner les accouchements, deux personnes sont attirées pour assister le médecin : ma mère et une autre voisine. Comme les accouchements se déroulent dans la plupart des cas, sur la table de la cuisine, il y a beaucoup de lessives à faire à la suite.

Tonton Jean et un autre voisin, sont attirés pour accompagner les personnes en fin de vie, effectuer la toilette, lors du décès, et confectionner une chambre funéraire. Après les obsèques et avant que la famille du défunt ne revienne à la maison, tout est rangé et les draps sont mis à laver. On l'appelle « la lessive de la mort ».

La solidarité existe aussi à tous les moments de la vie : en cas de besoins, face à la maladie, pour les chantiers qui nécessitent de l'entraide, (battages, foins, travail avec les chevaux dans les champs).

Il y a aussi de bons moments festifs, fêtes de quartier, veillées entre voisins et rencontres du premier de l'an. “

Le travail à la ferme, dès l'enfance

“ Ma première activité, c'est de garder les vaches.

En plus du travail sur la ferme, mon père fait le commerce des chevaux.

Mon père décède en juillet 1954, emporté par une leucémie, conséquence du paludisme, contracté durant son service militaire au Maroc. Mon grand-père décède quelques mois plus tard, en mars 1955.

C'est Tonton Jean et ma mère qui gèrent la ferme. A la suite des décès et des catastrophes qui s'abattent sur la famille et sur le troupeau bovin, atteint de tuberculose, et qui doit être remplacé, après désinfection totale des étables, Tonton Jean sollicite une aide exceptionnelle auprès du bureau de bienfaisance de la commune. Une petite aide est accordée.

Dès l'arrivée des premiers tracteurs dans la région, nous faisons appel à l'entreprise agricole pour les gros travaux. “

“ Avec la JAC, je sors de la routine ”

“ Je m'engage très jeune à la JAC. J'ai l'envie d'aller à la rencontre des autres. Et je continue à me former lors des différentes réunions et stages. C'est une école de la vie qui m'a beaucoup aidée par la suite.

Je participe à des soirées théâtrales, organisées dans le cadre des coupes de la joie. “

1970, une nouvelle vie

“ L'idée de changer de métier, m'a déjà traversé l'esprit. Occasionnellement, je suis embauchée, à la journée, à la Clinique Sainte Anne de Lesneven. Je reste sur la ferme, par solidarité pour ma famille et non par vocation.

Je quitte la ferme en 1970, à 36 ans, pour être embauchée à la clinique de Lesneven. Au départ, je suis affectée à la maternité. Je reste 18 ans. L'ambiance de travail est excellente. Je garde de bons contacts avec les familles issues de la région. J'intègre le service chirurgie. Je m'adapte à une nouvelle équipe. La pratique du breton m'aide énormément pour échanger avec les patients bretonnants. “

A l'aise sur les planches

“ Je participe, avec une vingtaine de personnes à la création de la troupe de théâtre dénommée « Les comédiens de la Butte » à Plouider. De belles pièces ont été mises sur pied et interprétées dans de nombreuses salles sur tout le département, en particulier lors d'évènements de solidarité. Parmi le riche répertoire, je retiens *Faut que ça bosse*, et le *Tracteur*, à partir d'un texte de Pierre Jakez Hélias qui traite des conflits de générations à l'arrivée du tracteur, dans la décennie 1950. La troupe a assuré l'animation du bourg et des communes environnantes pendant une dizaine d'années. J'ai aussi interprété des sketches en breton avec la troupe « Strollad-ar-vro Pagan. “

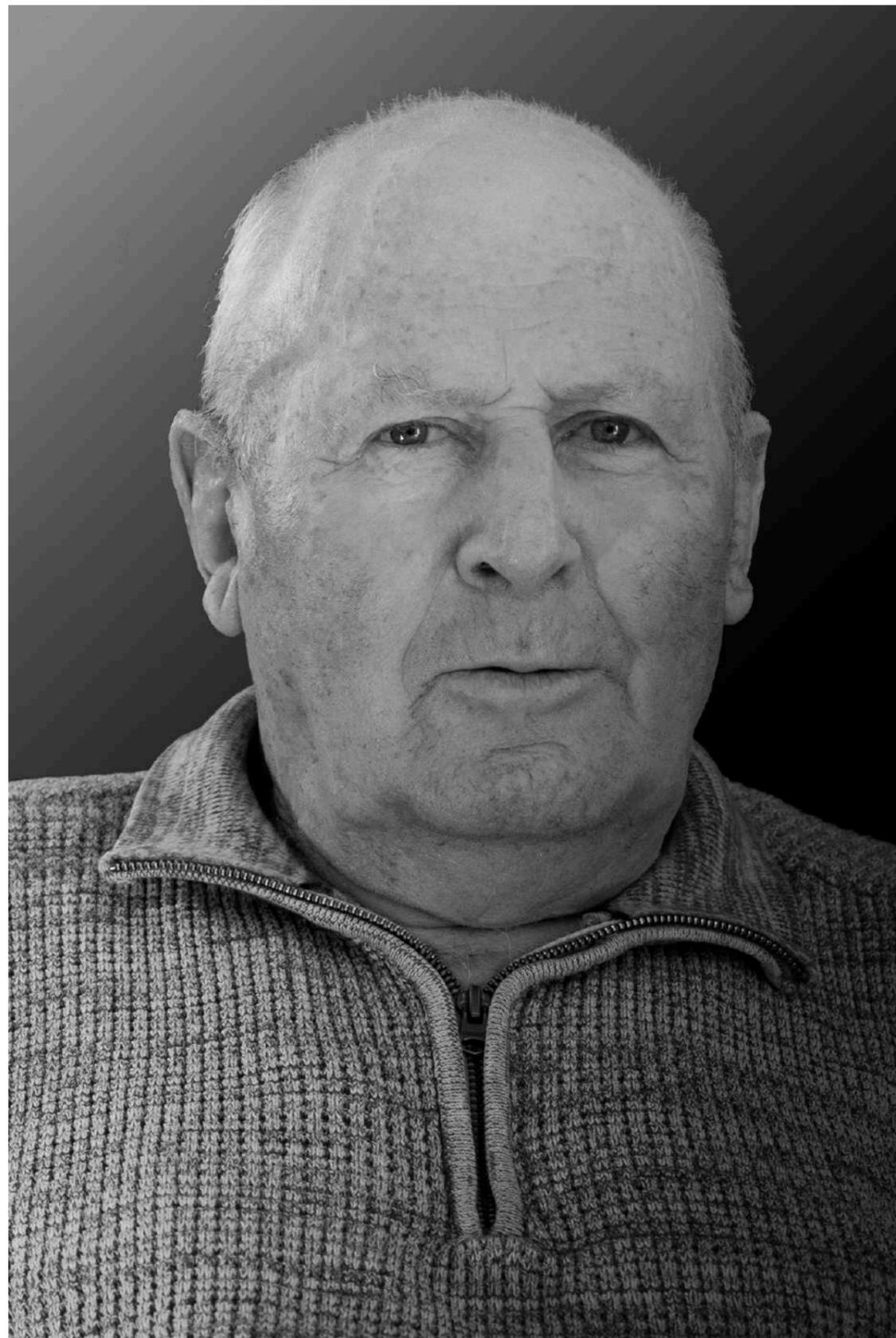
1994, la retraite

“ Après ces deux expériences professionnelles dans l'agriculture et à la clinique, une page se tourne avec l'arrivée à la retraite. Je m'engage vers de nouveaux horizons. C'est d'abord le club des aînés de Plouider. J'intègre le bureau et je suis élue présidente pendant plusieurs années. Je participe également aux activités du bureau du secteur de Lesneven.

Mon deuxième engagement, c'est l'aide à l'église, avec en particulier, la préparation des cérémonies de baptêmes, mariages, enterrements.

Je suis fière de ma double expérience et des contacts qui se sont créés au long de ma vie.

Toutes ces rencontres m'ont permis de *grandir* et de devenir ce que je suis. “



Yvon Thommin

" La passion du travail bien fait "

" Je suis né à Goaslas en 1942 dans une famille de 5 enfants, 3 garçons et 2 filles, je suis l'aîné de la fratrie.
En 1941, à son mariage, mon père s'installe dans la ferme de ses beaux-parents à Goaslas. La ferme comptait à l'époque 8 à 9 hectares. "

L'école

“ A 6 ans je rejoins l'école publique de Plouider située à 1 km de la maison. J'y vais à pied, en sabots. Après 3 années à Plouider, je rejoins le Sacré Cœur à Lesneven jusqu'à la fin de ma scolarité à 14 ans. Je complète ma formation à la Maison Familiale de Plabennec, nouvel établissement qui enseignait les métiers de l'agriculture. ”

La ferme

“ Le lait produit par les 5 à 6 vaches est livré à la coopérative de Ploudaniel à partir de 1963. Auparavant la crème était commercialisée à l'entreprise Palud. Nous produisons des artichauts et des choux fleurs vendus au marché de Plouescat.

Le trajet au marché se fait avec la charrette à cheval jusqu'en 1952, année de l'achat de la camionnette. Joseph, mon père, effectue un petit commerce de chevaux. Il achète quelques jeunes par an qu'il dresse pour les revendre ensuite. 2 à 3 chevaux étaient toujours présents pour les travaux aux champs, je me souviens d'avoir conduit les chevaux pour labourer. ”

La modernisation

“ En 1955, est installée à la ferme l'électricité puis l'eau courante et la machine à traire.

Le tracteur est acheté en 1959, il remplace les chevaux pour les labours ; une jument sera quand même gardée pour le sarclage des légumes jusqu'au début des années 1980. *Ca faisait du bon boulot !*

Un poulain naît donc ainsi chaque année.

La création de la SICA de Saint Pol de Léon en 1961 va beaucoup modifier les conditions de vente des légumes, le marché au cadran avec un prix affiché permet de mieux contrôler les transactions. ”

Le service militaire

“ En 1962 je pars au service militaire pour 24 mois, tous effectués en région parisienne. ”

Evolution de l'exploitation

“ Au retour du service militaire en 1964, je reprends ma place dans l'exploitation familiale.

Une nouvelle étable est construite, elle peut accueillir une vingtaine de vaches.

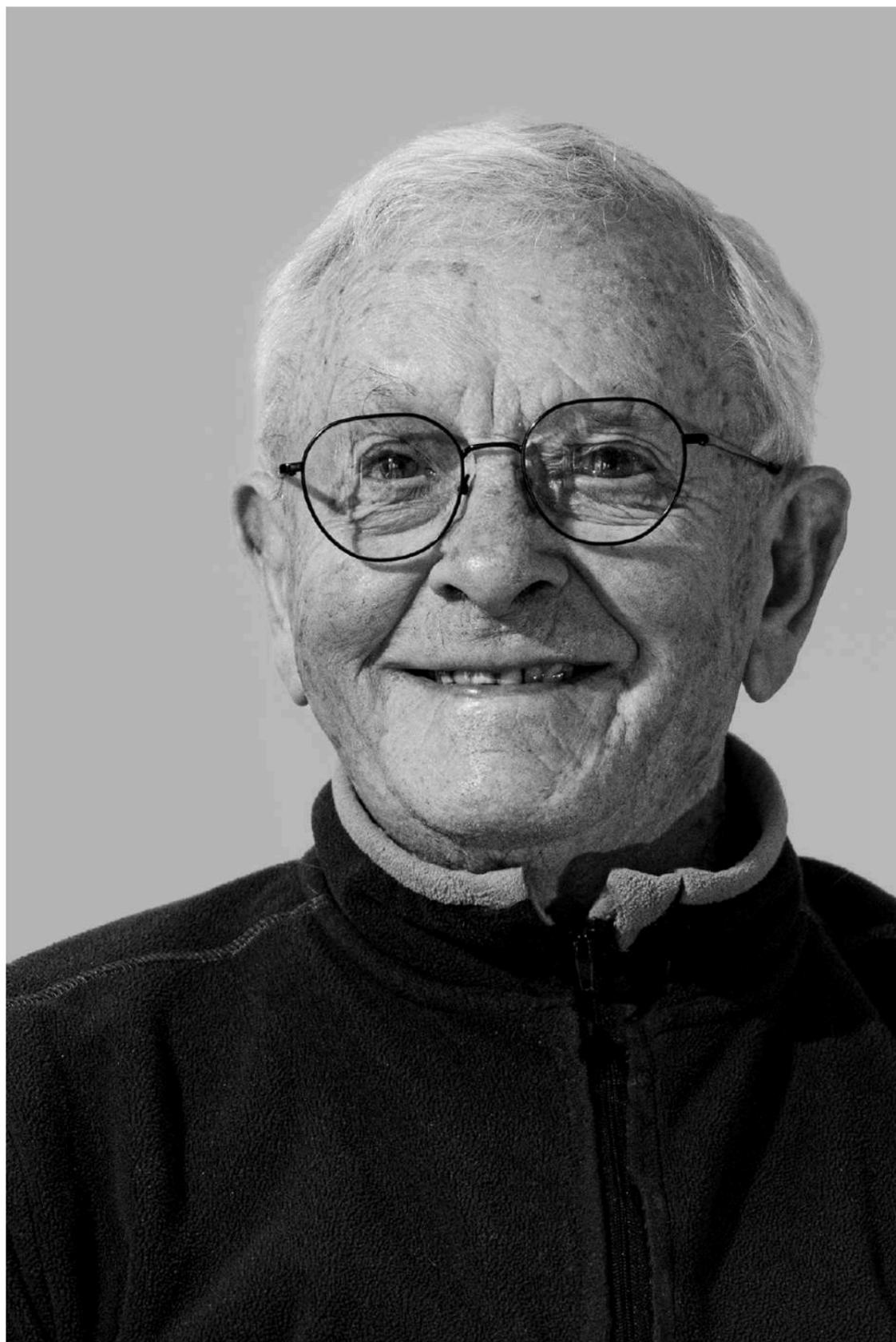
Je participe aussi à des réunions de vulgarisation agricole organisées par la Chambre d'Agriculture.

En 1968, année de mon mariage avec Francine, la production d'artichauts est arrêtée et remplacée par une augmentation de la surface des choux fleurs.

En 1970, nous nous lançons dans la construction d'une porcherie maternité, suivie 2 ans plus tard par une porcherie d'engraissement.

Mon frère Denis me rejoint en 1975, un GAEC est créé deux ans après.

Le GAEC est toujours en activité aujourd'hui avec les fils d'Yvon (Eric) et de Denis (Laurent). *Une transmission réussie !* ”



Jo Michel

"un homme engagé et solidaire"

Je suis né à Plouescat en 1937 dans une famille de 8 enfants, je suis le 5ème de la fratrie.

La ferme compte environ 4 à 5 hectares répartis sur une vingtaine de parcelles dispersées et éloignées les unes des autres.

Les enfants sont souvent mis à contribution pour les travaux du quotidien.

Nous vivons à 12 dans une maison de 3 pièces, il y avait encore des lits clos.

L'école

“ Comme tous les enfants de mon âge, je rentre à l'école St Joseph de Plouescat vers 6-7 ans et 2 années de pensionnat de 8 à 9 ans.

Les responsables religieux remarquent mon parcours scolaire et m'encouragent à poursuivre mes études au petit séminaire de Pont-Croix. Mon père me laisse choisir.

Je quitte l'école à 16 ans en ayant obtenu mon BEPC. ”

Déménagement à Plouider

“ Au décès de mes grands parents, les frères et sœurs de mon père prennent leurs parcelles de terre en héritage si bien que mon père se retrouve avec seulement les bâtiments et 80 ares de terre. A 56 ans il recherche une autre exploitation et achète à Kermadec en Plouider, 9 hectares environ, groupés autour des bâtiments.

Les productions sont à peu près les mêmes : 7 à 8 vaches, 2 chevaux pour les labours, quelques cochons, un poulailler ainsi que la culture d'artichauts, de choux fleurs, d'oignons et de pommes de terre.

Nous étions quasiment autonomes. ”

Le travail à la ferme

“ Les débuts à Plouider sont difficiles, les maladies étaient fréquentes dans le troupeau, nous sommes au début des années 50. Je ne me souviens plus très bien si c'est la tuberculose où la brucellose qui a obligé mon père à renouveler le troupeau. Heureusement, les cultures de choux fleurs et d'artichauts rapportaient correctement, surtout la première année malgré une terre moins favorable qu'à Plouescat.

Mon père continuait les ventes sur Plouescat, les livraisons étaient très chronophages, 20 kms à chaque fois en charrette à cheval. ”

Le service militaire

“ En 1957, je suis incorporé pour le service militaire. J'effectue 14 mois en Allemagne puis 14 mois en Algérie durant lesquels je suis affecté au courrier et au foyer pour la troupe, de ce fait un peu moins en mission militaire. ”

Evolution de la ferme

“ Retour à la ferme fin 1959 comme aide familial jusqu'en 1964, année de mon installation comme chef d'exploitation. Mon frère est parti travailler à Paris, mes sœurs quittent progressivement le berceau familial. Le travail ne manque pas. L'électricité, installée en 1955, a beaucoup facilité le quotidien ; les moteurs électriques, la machine à traire et l'installation de l'eau courante suivent très vite (la ferme avait une bonne source à proximité qui a permis d'alimenter aussi 4 maisons voisines). Les travaux des champs (les labours) sont souvent confiés à une entreprise de Pont du Châtel. Je ne me souviens pas d'avoir conduit la charrue avec les chevaux.

Si à Plouescat le blé était fauché à la faucille, à Plouider, c'est la faucheuse à cheval au début. Je me souviens d'une faucheuse tirée par le cheval et entraînée par un moteur thermique, puis la faucheuse lieuse ensuite qui permet de récolter la meule de blé, confectionnée dans la cour de ferme. Tout le quartier participe ensuite au battage.

La moissonneuse batteuse est arrivée ensuite à la fin des années 1950.

Le début des années 1960 a connu une évolution rapide du monde agricole, la mécanisation, le tracteur arrive à la ferme en 1963.

Les surfaces moyennes des exploitations augmentent sensiblement.

En 1965, j'achète par l'intermédiaire de la SAFER 4 hectares tout proches. ”

vers une spécialisation

Après notre mariage en 1966, Augustine, originaire de Plouescat aussi, et moi travaillons ensemble sur l'exploitation. Les bâtiments sont rénovés ou agrandis, des hangars sont construits pour loger davantage de bêtes et de fourrages tout en améliorant les conditions de travail : une stabulation libre est faite en 1971 ainsi qu'une salle de traite.

La production d'artichauts est arrêtée en faveur de la production laitière en 1969. Le lait est vendu à la laiterie EVEN et une nouvelle culture apparaît au début des années 70 : le maïs.

Vie familiale et transmission

Nous nous installons avec nos quatre enfants dans la maison neuve en 1974. La cohabitation avec mes parents depuis mon mariage en 1966 prend fin.

Mon fils Gilles commence comme aide familial en 1991 jusqu'à son installation en GAEC en 1995.

A notre départ en retraite Gilles rachète la ferme qui est toujours en activité aujourd'hui. ”



Marie-Thérèse Le Jeune

" une vie dévouée au travail "

Marie-Thérèse est née à Toubélan en 1944 dans la ferme appartenant à ses grands-parents qu'elle n'a pas connus. Elle a une sœur de 2 ans son aînée. Située près du Pont Gaulois sur la rivière La Flèche, la ferme a dû être évacuée lors de l'inondation de la baie de Goulven provoquée par les Allemands à la fin de la seconde guerre mondiale.

L'école

“ Vers 6 ans, je rentre à l'école privée de Tréfléz que je fréquente jusqu'à l'âge de 14 ans. Je m'y rends à pied bien sûr sauf les jours de pluie où mon père vient nous chercher ma sœur et moi à vélo : *à trois sur le vélo* !

Je poursuis ma scolarité pendant 2 ans à Notre Dame de Lesneven à *vélomoteur* ! ”

La ferme (7 à 8 hectares)

“ Mes parents font les marchés de Brest (St Louis et Pilier Rouge). Les productions de légumes sont variées : choux, artichauts, endives, carottes, poireaux. Enfant, je contribuais à ces travaux.

Une camionnette achetée au milieu des années 50 facilite le transport jusque là fait à cheval vers un transporteur de Lesneven.

Il y avait aussi 5 à 6 vaches et 2 à 3 chevaux. Je n'ai pas le souvenir de voir tourner la baratte mais je me souviens des pots à lait que l'on mettait dans un bac d'eau réfrigérée, avant le passage du laitier.

Habitant près de la rivière, mon grand-père installe une petite turbine qui permet d'avoir l'électricité avant son arrivée en 1955, *enfin ça alimentait juste quelques lampes, c'était toujours mieux que la lampe à pétrole* !

Un peu de blé produit sur la ferme sert surtout à la fabrication du pain. Le grain est apporté au moulin de Pont du Châtel ; en échange, ils reçoivent des *bons de pain*. Du grain était conservé pour la semence suivante. ”

Evolution de la ferme

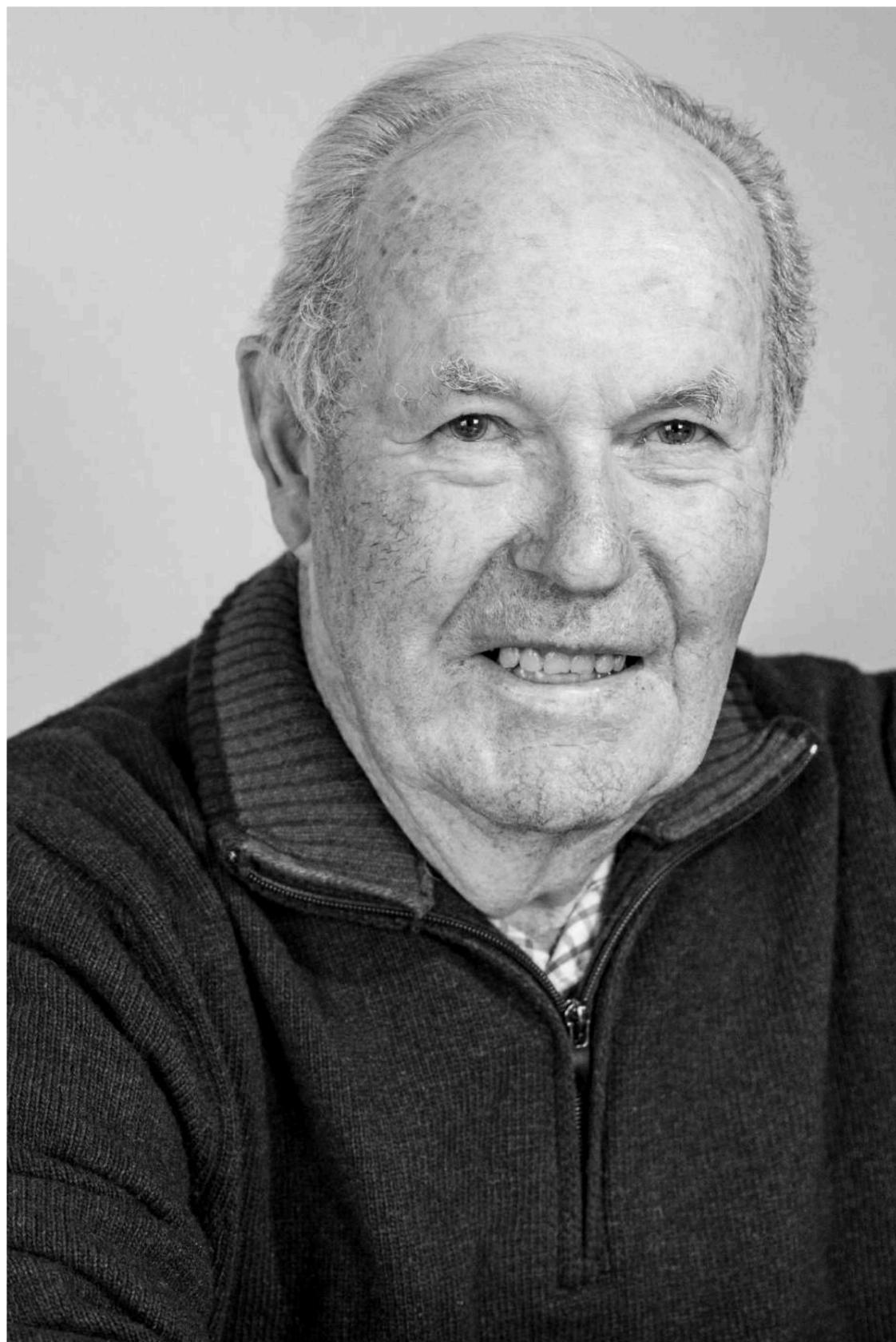
“ Je me marie en 1962 avec Roger Le Jeune ; nous transformerons petit à petit notre exploitation : construction d'un hangar avec étable neuve, *stalle courte* prévue pour 26 vaches et équipée d'un évacuateur de fumier.

Les surfaces ont légèrement augmenté et le troupeau de vaches se développe aussi .

L'adhésion à la SICA de Saint Pol de Léon nous a permis de diminuer un peu la vente sur les marchés de Brest avant de les arrêter complètement au début des années 1980.

Malgré cette modernisation, le travail prend beaucoup de place dans notre vie à cette période.

Suite au décès de mon mari en 2000 et ne voulant pas rester seule, loin du bourg, je rejoindrai le lotissement Ar Balan quelques années plus tard. ”



Paul Coat

" un homme serein "

Paul est né par césarienne à la maison au Zéas en 1939.
Il est le plus jeune de la famille qui compte 6 enfants et n'a jamais quitté son quartier.

L'école

“ Je rentre à l'école publique de Tréflez vers l'âge de 6 ans. Je me rappelle y aller en sabots de bois, les enfants du bourg portaient des chaussures en cuir.

je ne parle que le breton en arrivant.

J'effectue les 2 dernières années en pension à Plounéour-Trez dans une école catholique. La religion avait une place importante au quotidien : prières et offices.

A Tréflez, les notables soutiennent beaucoup la vie paroissiale par des dons à l'église par exemple.

Je quitte l'école à 14 ans avec mon certificat d'étude en poche et reste à la ferme comme aide familial. ”

La vie à la ferme

“ Toute la famille cohabitait dans la petite maison : les grands-parents, les parents et les enfants. 3 lits clos existent encore et permettent de loger toute la famille.

Le grenier sert à stocker le grain.

La ferme du Zéas comptait une dizaine d'hectares : 6 à 7 vaches et 3 chevaux. Tous les ans naissent quelques veaux et 2 poulains qui font rentrer un peu d'argent frais à la maison. Des légumes : artichauts, choux fleurs et quelques oignons sont aussi cultivés en plus du blé.

L'électricité est installée en 1955, *un des derniers quartiers à être équipé !* Cela permet par exemple de ne plus hacher la lande à la force des bras, la machine à traire arrive un peu plus tard, vers 1962. Le tracteur fait son apparition en 1963 et remplace les chevaux que j'ai souvent conduits avec la charrue. Le travail est ainsi moins pénible.

L'accès à l'eau est un peu difficile ; l'été la source proche de la maison a du mal à fournir suffisamment et l'hiver c'est relativement boueux ; aussi, avec l'aide d'un puisatier, un puits profond de 14 mètres est percé en 1967 dans la cour de la ferme. La pose d'une pompe apporte l'eau courante dans la maison. ”

Le service militaire

“ J'effectue mon service militaire de 28 mois dont 14 passés en Algérie.

La guerre d'Algérie a marqué ma jeunesse.

Affecté aux transmissions, je suis un peu plus éloigné des combats mais je vois rentrer les soldats tous les soirs... ”

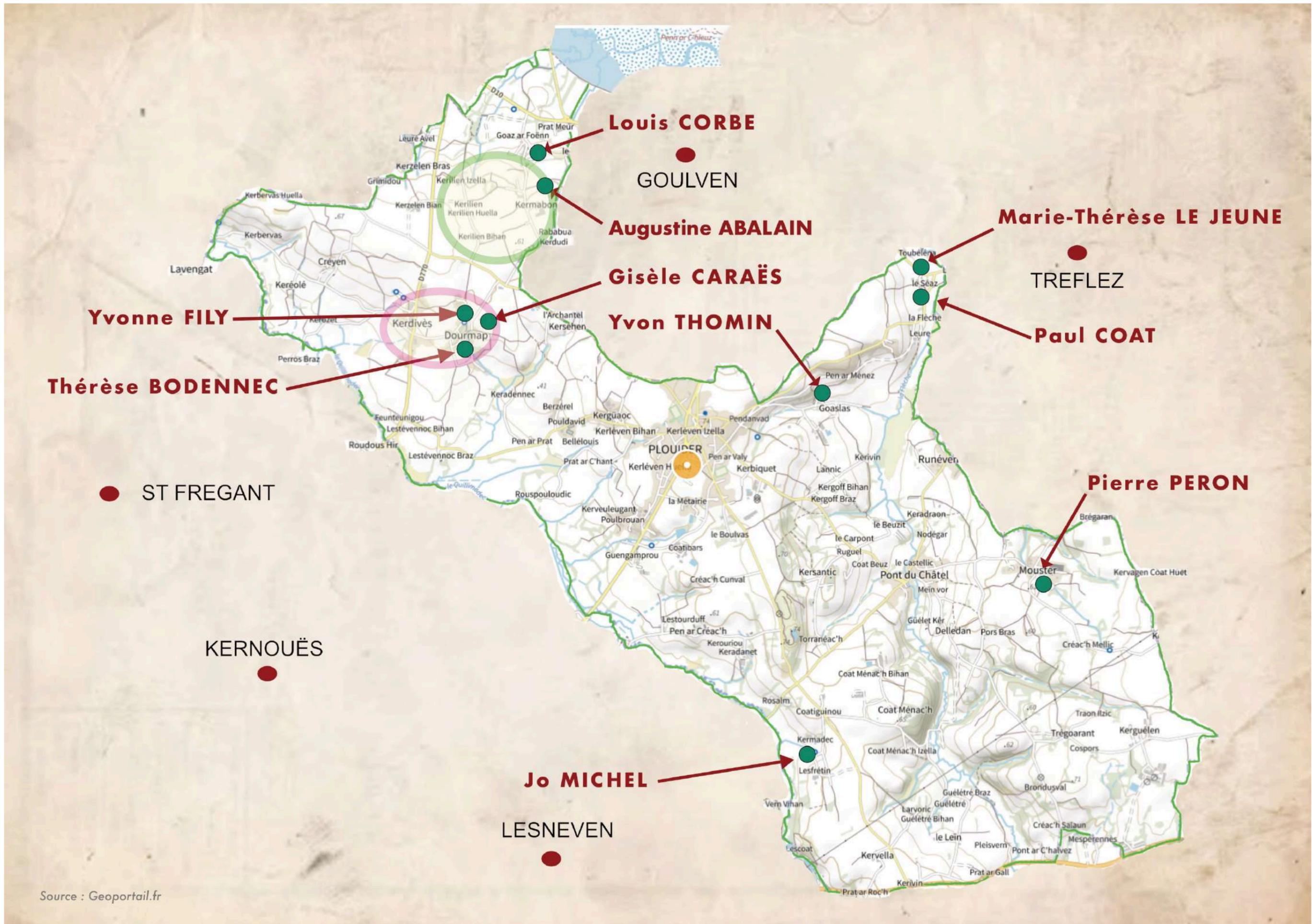
Evolution de la ferme

“ A mon retour en 1962, je reprends ma place à la ferme, toujours en tant qu'aide familial jusqu'en 1971, année de mon mariage et de mon installation.

Plusieurs constructions nouvelles sont réalisées : hangar et étable, *stalle courte* avec évacuateur de fumier. Le travail est facilité.

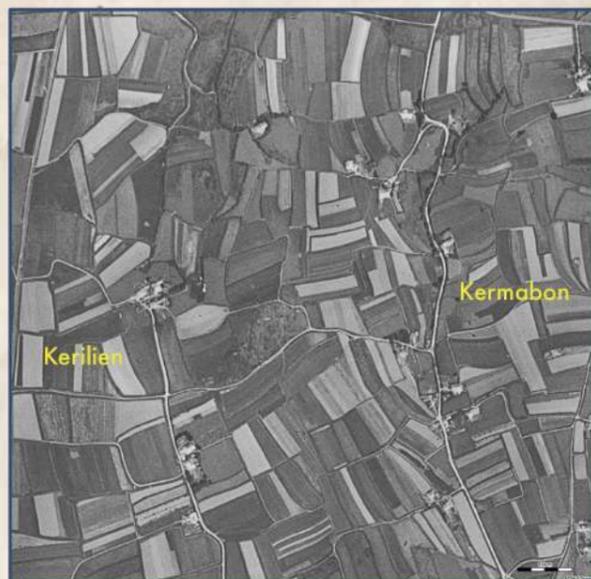
Le déménagement vers la maison neuve a lieu en 1976.

Pour rien au monde je ne reviendrais en arrière, les progrès réalisés depuis les années 50 ont bien facilités le quotidien de cette époque. ”



Source : Geoportail.fr

Kerilien & Kermabon



Entre 1950 et 1965

Historique

Les noms de village commençant par **Ker** signifient "Village" ou "Hameau"

Kermabon signifierait "le village de la source" ou "la localité des eaux". Il y a effectivement une source au nord du village et une autre au sud.

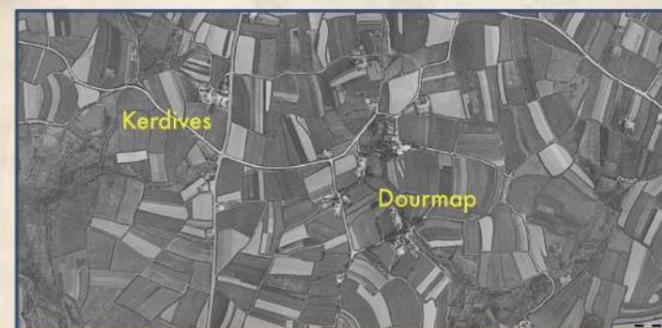


Entre 2000 et 2005

Entre **1950** et **2000**, le regroupement des parcelles est très significatif dans ce secteur.

De nouvelles constructions sont apparues, principalement des bâtiments agricoles plus en adéquation avec la nouvelle taille des champs.

Kerdives & Dourmap



Entre 1950 et 1965

Historique

Le **manoir de Dourmap** est sûrement le plus imposant des manoirs de Plouider. Il date du début du 17^e siècle. Il fut construit par le recteur de la paroisse, Jean de Silguy, sieur de Poulriman qui "y demeure en 1602". Par la suite le manoir devint le presbytère et le recteur y résida jusqu'à la Révolution.

En 1794, il est saisi et vendu comme bien national à Pierre Condamain, futur maire de Lesneven et grand-père maternel du général Le Flo.



Entre 2000 et 2005

Entre **1950** et l'an **2000**, les champs se sont regroupés pour faire des parcelles de plus grandes dimensions, compatibles avec la mécanisation agricole en plein développement, les premiers tracteurs étant apparus en 1955 - 1956.

De nouveaux bâtiments sont apparus offrant des capacités de stockage ou d'élevage de plus grande taille.

Kerilien & Kermabon



Entre 2006 et 2010



Entre 2011 et 2015



En 2024

Entre **2006** et **2015**, on constate peu d'évolution du paysage, si ce n'est l'extension de quelques bâtiments agricoles.

Depuis **2015**, de grands bâtiments agricoles sont apparus indiquant certainement des exploitations regroupées, donc de plus grande taille.

Kerdives & Dourmap



Entre 2006 et 2010



Entre 2011 et 2015

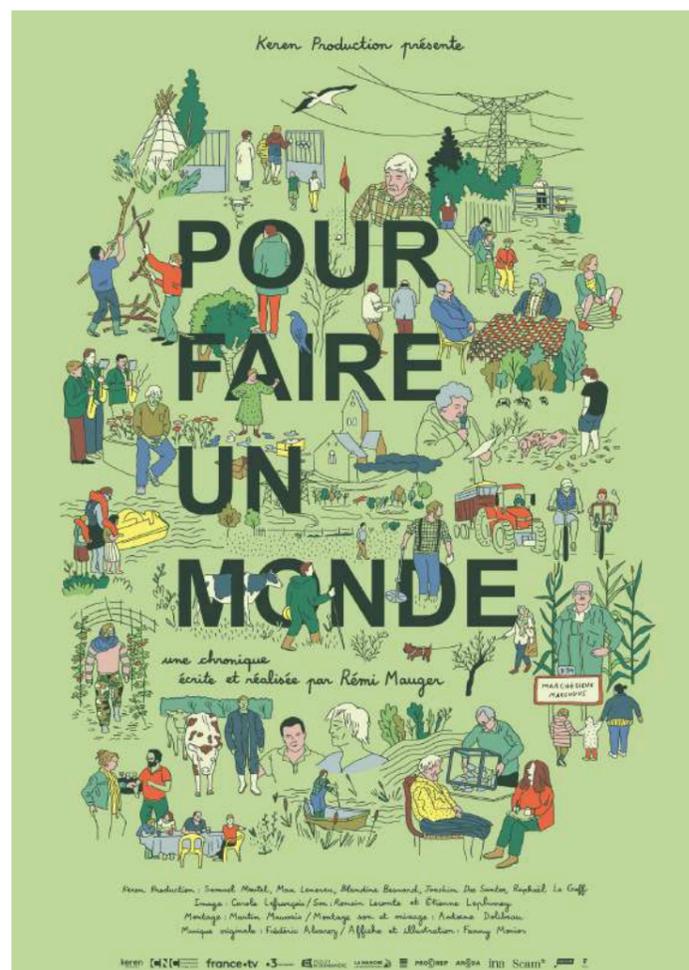


En 2024

Entre **2006** et **2015**, on constate peu d'évolution du paysage, si ce n'est quelques regroupements de parcelles.

Depuis **2015**, de grands bâtiments agricoles sont apparus indiquant peut-être des exploitations regroupées, donc de plus grande taille.

Retours sur le festival "Vous avez dit rural ?" à Plouider



"Pour faire un monde" de Rémi Mauger

Film diffusé dans la salle Roger Clavez
de Plouider le 07 février 2025

Le documentaire « Pour faire un monde », projeté à Plouider, dans le cadre du festival « Vous avez dit rural ? » c'est la chronique d'un retour au village, un village qui fut une terre de promesses, dès la fin des années 1970.

Rémi Mauger, auteur en 2004 du documentaire « Paul dans sa vie », filme la vie d'un petit village de la Manche, Marchésieux, ou Marchuus en normand, et réalise un nouveau documentaire, « Pour faire un monde ». Située en plein cœur de la Manche, dans les marais, la petite commune de moins de 800 habitants a fait parler d'elle dans les années 1970 pour son avant-gardisme en matière d'écologie : agriculteurs convertis au bio, chauffage communal alimenté par une chaudière bois. Un vent nouveau porté par Léon Ourry, le maire de l'époque, paysan et homme politique visionnaire.

Discussion suite au film menée par François Kerfourn en présence du réalisateur, Rémi Mauger, de Guy Milledrogues (directeur de la photographie du film "Paul dans sa vie" de Rémi Mauger, également diffusé lors du festival) et d'une délégation de la commune de Marchésieux ; Madame la Maire Anne Hébert, Roland Lepuissant 1er adjoint et Nicole Jouin conseillère municipale.

« Marchésieux autrefois, quand c'était "un champ d'expériences", on s'y intéressait beaucoup dans la presse, à la fac de Caen aussi, en géographie ou en sociologie », se souvient Rémi Mauger. « Je me demandais ce qu'ils devenaient, je suis repassé les voir. Je suis retourné 40 ans après et j'ai réalisé un film sous forme de chronique, intitulé "Pour faire un monde" . » Pendant plus d'un an, il a promené sa caméra à la croisée de tous ces questionnements et débats. Il filme avec brio et beaucoup d'humanité, la vie de Marchésieux et les gens qui y habitent et qui la font vivre tant bien que mal. Il a filmé avec empathie et de manière intimiste une dizaine d'interlocuteurs attachants.

Anne Hébert rappelle que les fondations du fonctionnement de Marchésieux remontent dès la fin de la seconde guerre mondiale. Avant le débarquement, la vie est modérée, il y a une forte qualité de vie, puis arrive le débarquement violent qui laisse des blessures. Marchésieux est détruit à 70 %.

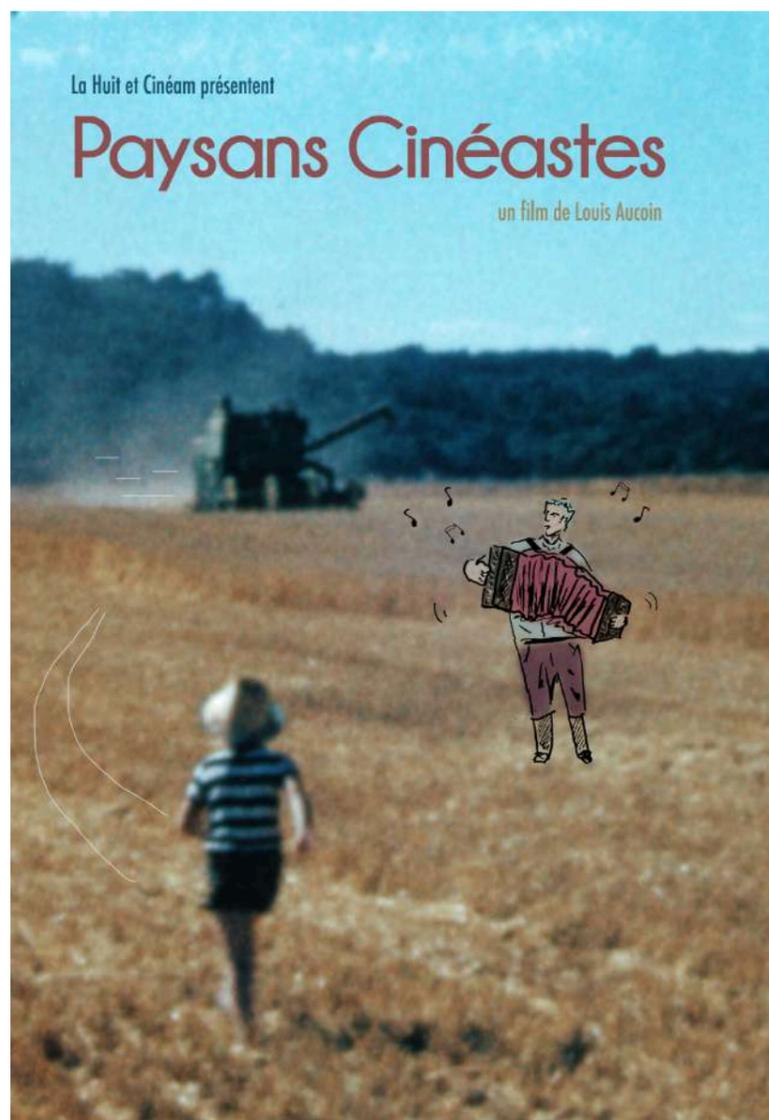
Depuis 40 ans, on se bat pour une transition environnementale harmonieuse et on s'efforce de cultiver le lien social.

Comment collectivement, on se bat pour faire vivre le village ; rouvrir l'ancien café ; soutenir ; financièrement le nouveau boulanger et la jeune esthéticienne ; accueillir une troupe de théâtre qui fédère les habitants.

La vie de Marchésieux, c'est aussi l'agriculture. La vie du village, c'est d'abord les 14 paysans : 7 conventionnels, 7 bio. C'est aussi la gestion du bocage, des haies pour le chauffage des bâtiments publics.

Anne Hébert conclue par la question : comment se maintient l'équilibre entre l'efficacité économique des exploitations agricoles et le maintien du bocage ?

Qu'on ne s'y trompe pas : à l'échelle microcosmique de Marchésieux se vivent tous les enjeux de la ruralité contemporaine. Ou quand la fameuse transition est un défi quotidien.



"Paysans cinéastes"

De Louis Aucoin

Film diffusé à l'espace Rencontre
de Plouider le 12 février 2025

Le documentaire « Paysans Cinéastes », projeté à Plouider, dans le cadre du festival « vous avez dit rural » raconte l'histoire du monde rural sur la période 1950 à 1970. L'agriculture fonctionne encore selon un modèle familial de polyculture-élevage, l'entraide et la solidarité étant des facteurs de cohésion de la vie au village.

La projection se prolonge par la discussion suite au film menée par François Kerfourn, en présence de : Augustine Abalain, Louis Corbé, Jo Michel et Roger Abaléa.

Augustine Abalain parle de ses souvenirs à Kermabon sur la solidarité à la naissance. Durant mon enfance, il y a eu beaucoup de naissances à Kermabon, et les familles nombreuses étaient majoritaires. Presque tous les accouchements se font à la maison, car il n'y a pas beaucoup de maternité et la sécurité sociale n'existe pas encore pour les ruraux». « Pour accompagner les accouchements, dans le quartier, deux personnes étaient attirées pour assister le médecin : c'était ma mère et une autre voisine ».

Les accouchements se déroulent dans la plupart des cas, sur la table de la cuisine, car il n'y a que des lits clos dans les maisons.

Louis Corbé également de Kermabon parle des corvées dans la cour de ferme autour des animaux : curer l'étable, l'écurie et la porcherie. Le fumier est déposé sur un tas qu'il faut bien ranger chaque semaine. « Pour les chevaux, nous coupons la lande dans des garennes, et le fardeau, d'environ un m³, est ramené sur le dos. La lande, mélangée à de l'herbe, est finement hachée au hache-landes ». « Dans les champs, tous les travaux sont manuels. Dès les beaux jours, le fumier est chargé au croc ou à la fourche dans la charrette et transporté au champ. Après avoir été déposé en petits tas, il est épandu à la main. C'est une tâche fatigante ». Et pour les gros travaux des champs, il y a l'entraide avec les voisins. Après les labours profonds, la terre est ameublie manuellement, par les femmes et les hommes, et les semis sont réalisés à la volée.

Jo Michel parle de sa naissance à Plouescat en 1937, dans une famille de huit enfants. Ses parents exploitent une ferme de 4 à 5 hectares. Sa famille doit déménager en 1953, la ferme de ses parents est démembrée, du fait que les oncles et tantes récupèrent leur part d'héritage. N'ayant plus que 80 ares de terre, ses parents s'installent dans une ferme à Plouider. La Loi sur le statut du fermage votée en 1946, grâce à Tanguy-Prigent ne s'est pas appliquée. Le statut du fermage, met fin à la précarité des fermiers et leur permet d'avoir des projets pour l'avenir. Leur avenir est sécurisé et c'est un cadre favorable à la modernisation des agriculteurs.

Roger Abaléa évoque la mise en place des écoles d'agriculture par alternance : les maisons familiales rurales. C'est une excellente initiative qui permet aux futurs agriculteurs d'acquérir de nouvelles connaissances et surtout c'est une opportunité d'aller voir ce qui se passe en dehors de la ferme familiale.

Une partie du public, n'avait jamais entendu parler des thèmes abordés au cours de la soirée. Une expérience à renouveler.



VOUS AVEZ DIT RURAL ?

**FESTIVAL
CINEMA**



**Du 03 au 16 Février
2025**

PAYS DE LESNEVEN - CÔTE DES LEGENDES

